

La carafe et le vin

Autor(en): **Henry**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **12 (1874)**

Heft 20

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-182797>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

à Lausanne peux mettre en vente la véritable eau de Cologne de Jean-Marie Farina, » il acheta encore 300 flacons et promit à l'employé qui l'avait servi, de continuer à l'avenir des relations de commerce suivies avec sa maison.

Satisfait de cette opération et de sa précieuse découverte, M. X alla dîner dans un restaurant de Cologne, où il entra, par hasard, en conversation avec un magistrat de l'endroit. Après avoir parlé de la pluie et du beau temps, de la guerre d'Espagne, du roi de Prusse et de Mac-Mahon, ils arrivèrent à l'eau de Cologne. Le Lausannois témoigna tout le plaisir qu'il avait eu de faire un achat dans la véritable maison de Jean-Marie Farina. Mais, après quelques détails donnés par notre compatriote, ancien membre du Conseil communal de Lausanne, son interlocuteur lui fit observer qu'il était complètement dans l'erreur. Il ouvrit de grands yeux et s'écria : « Comment, monsieur, ce n'est pas la véritable!!.. »

— Hélas, non, la maison où vous avez fait votre dernier achat n'est que la succursale de celle où vous avez fait le premier.

Le brave homme, confondu sous le coup de cette révélation, comprit qu'en recherchant la véritable eau de Cologne, il courrait le risque de jouer le rôle de Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale, et que ce qu'il avait de mieux à faire, c'était de prendre le premier train pour Lausanne.

Nous reproduisons avec plaisir les vers suivants publiés par le *Messenger des Alpes* et qui sont peut-être une des plus jolies productions dues à la plume de M^{me} Cellini.

Aux mères.

Mères, ne brusquez pas ces pauvres petits êtres
Qui courent après vous dans toute la maison,
Vous appelant *Maman!* par toutes les fenêtres,
Quand vous disparaîsez de leur doux horizon.

Leur importunité, de votre vie, ô mères!
Est le plus beau moment; et votre souvenir,
Quand vous boirez vos pleurs dans des coupes amères,
Encore évoquera ces jours pour les bénir.

Pour vous seront bien doux ces cris et ce tapage;
Pour vous seront bien chers ces bons rires joufflus;
Votre oreille entendra toujours le gai ramage
De ces charmants oiseaux qui ne chanteront plus.

Et, pour eux, vos baisers, vos divines caresses,
Qu'il faut leur prodiguer en les grondant tout bas,
Seront comme un flambeau penché sur leurs tristesses,
Quand les jours douloureux éclairont sous leurs pas.

Oh! ne les grondez pas trop fort, ces têtes blondes!
Ne rendez pas hautains vos beaux yeux maternels!
Des enfants, croyez-le, les âmes sont profondes,
Et gardent à jamais les souvenirs cruels.

Devant ces souvenirs vous devrez comparaître:
Ce sont eux qui, tout bas, vous jugeront un jour.
De sa mère il faudrait qu'un fils n'eût pu connaître
Que les tendres baisers et les larmes d'amour.

Tout s'oublie; et le cœur, alors qu'on le déchire,
Sous le baume du temps voit son mal effacé;
Mais l'accueil repoussant l'enfant qui veut sourire
Rend pour lui l'avenir toujours morne et glacé.

Oui, la pire douleur, oui, la pire souffrance
Est d'avoir bu la vie à cet amer ruisseau
Dont la source fut une âpre et cruelle enfance;
Car on pleure, vieillard, des larmes du berceau.

MARIA CELLINI.

Le mois de mai.

Nous ne croyons pas qu'il y ait jamais eu de jour de l'année plus fêté, plus chanté, plus célébré en prose et en vers que ce premier jour du mois de où nous sommes; quelqu'un qui réunirait les sonnets, sixains, rondeaux, stances, élégies, épîtres, chansons, romances, qui, depuis la pléiade, ont été inspirés par le 1^{er} mai, pourrait en faire au moins quatre volumes aussi compactes que ceux du dictionnaire de M. Littré. Les poètes ont adopté le 1^{er} mai comme le point de départ du renouveau, et c'est toujours de ce 1^{er} mai qu'ils s'inspirent.

Le premier jour du mois de mai
Fut le plus heureux de ma vie,
Je vous vis et je vous aimai,
Le premier jour du mois de mai.

Sous le gouvernement de juillet, le 1^{er} mai étant une fête du roi, ne produisait plus guère que des cantades, sans compter, il est vrai, les chansonnettes satiriques. Je me souviens d'une de ces chansons populaires :

Le premier mai, fête du roi,
On rit, on chante, on mange, on boit,
Mais ce n'est pas de roi qui paie.

En ce temps-là, la politique fit tort au 1^{er} mai. En Angleterre, le 1^{er} mai est un jour de fête. Dans toutes les rues, sur toutes les places, des théories de *boys* dansent revêtus de branches vertes : ils tournent autour d'un buisson enrubanné de faveurs roses et blanches, et le buisson, prenant part à la joie générale, se mêle à la sarabande. Un petit garçon, caché sous une double haie de branches, est le vivant ressort qui met en mouvement cette touffe de vert feuillage surmontée de la couronne d'Angleterre. Ces enfants, qui représentent le réveil de la nature, s'acquittent de leur rôle à merveille. La fête printanière se prolonge assez avant dans la nuit quand il ne pleut pas trop, ce qui arrive un peu trop souvent en Angleterre, même le premier mai.

La carafe et le vin.

Dialogue.

Un jour, sur une table abondamment servie,
La carafe et le vin se tenaient compagnie;
Et tous deux, convaincus de leur utilité,
Bien avant le repas jasaient en liberté;
La bouteille disait :

A l'heure où chacun dîne,
Que vient donc faire ici la carafe anodine?
Allons, retire-toi, liquide sans couleur,
Ton contact fait pâlir ma divine liqueur;
Retourne d'où tu viens, ton eau, ma toute belle,
N'est bonne tout au plus qu'à laver la vaisselle.

L'eau.

Brevage plein d'orgueil, j'oserai vous prier,
De vouloir avant tout ne pas me tutoyer ;
J'existais bien avant que la vigne fût née ;
Jeune présomptueux, je me crois votre aînée ;
Jadis le doigt de Dieu, m'indiquant le chemin,
Me fit, pour le punir, noyer le genre humain ;
L'Himalaya sentit ma mortelle caresse ;
Voilà, petit Bordeaux, mon titre de noblesse.

Le vin.

Cela ne prouve pas la bonté de ton eau ;
Tu ne fus après tout qu'un immense fléau.
Aux noces de Cana, toi-même, en Galilée,
En vin fortifiant ton onde fut changée ;
De ce miracle seul tu peux t'enorgueillir ;
As-tu de ce beau jour gardé le souvenir ?

L'eau.

Tu viens me rappeler une bien sottise histoire ;
Ce fait humiliant n'a rien de bien notoire ;
Mais ton affreux poison de tous ingurgité,
Abrutit lentement la triste humanité ;
On verse sur les fronts l'eau sainte du baptême,
Et le cabaretier baptise aussi, lui-même.

Le vin.

Produit nauséabond, va-t'en, tu me fais peur.

L'eau.

Retire-toi d'ici, trop bachique liqueur.

Le vin.

Je vais sans plus tarder t'obliger à te taire ;
Tu sers à l'infirmier, même à l'apothicaire.

L'eau.

Je suis trop bonne, hélas ! voilà mon seul défaut.

L'eau discutait en vain ; le vin parlait trop haut ;
Lorsque deux conviés à mines peu sévères,
Vinrent mêler le vin avec l'eau dans leurs verres ;
Le fait était brutal, et cette infusion
Sut de nos ennemis hâter la fusion.

Bienheureux, selon moi, qui pourrait sans obstacle
Opérer de nos jours un semblable miracle.

(Carillon.)

HENRY, père.

Deux commis voyageurs causaient mariage au
café du Grand-Pont.

— Aujourd'hui, disait l'un deux, il faut deux
choses pour qu'une fille se marie : que la dot soit
en rentes, et les parents... en terre.

Un veuf qui vit seul avec son fils désire depuis
longtemps lui voir prendre femme ; mais le brave
garçon, qui est fort timide et connaît peu le monde,
ne s'en soucie guère. La question revenant sur le
tapis l'autre jour, il s'en suivit une discussion assez
vive. « Eh ! grand bêta, lui disait son père, est-ce
que tout le monde ne se marie pas ; est-ce que moi-
même je ne me suis pas marié ? — Oui, mais toi,

répondit le jeune homme, c'est bien différent, tu t'es
marié avec ma mère ; tandis que tu veux que je me
marie avec quelqu'un que je ne connais pas... »

La *République française* s'exprime ainsi au sujet
de la mort de Gleyre :

« Gleyre doit être compté parmi les plus fiers ca-
ractères de notre temps. Il sut préserver de toute
atteinte sa dignité d'homme et d'artiste, prodiguant
ses conseils de maître aux élèves qui lui étaient
restés fidèles, jugeant de haut les événements po-
litiques, imprimant un grand caractère de protes-
tation en faveur du droit opprimé à ses composi-
tions, qui, généralement, après avoir été montrées
à quelques amis, partaient pour la Suisse. »

Cette belle appréciation du journal français ne fait
que confirmer le trait suivant que nous tenons de
source certaine :

Sollicité par un des dignitaires de la cour de faire
le portrait de Napoléon III, le célèbre peintre lui
répondit : *Je suis désolé de ne pouvoir complaire à
votre Excellence, mais je ne peins ni les empereurs ni
les rois.*

De tous côtés nous entendons des appréciations
favorables à l'*Exposition de peinture*, qui compte
plusieurs toiles dues à des artistes distingués et à
côté desquelles figurent honorablement de nom-
breux travaux dignes du plus grand intérêt. Nous
ne pouvons qu'engager vivement nos lecteurs à
visiter cette exposition dont la clôture approche, et
à encourager l'œuvre d'une société qui fait les plus
louables efforts pour le développement des beaux
arts.

Si quelqu'un vous heurte violemment ou vous
écrase un doigt de pied, il vous demandera pardon
et vous dira : *Oh ! mon Dieu, je vous ai fait bien
mal.* Mais pourquoi lui répondre : *au contraire,
ce n'est rien, rien du tout.* C'est ridicule ; il vaut
mieux l'excuser poliment.

Les hommes appellent coquette la femme qui leur plaît,
quand ils ne peuvent parvenir à lui plaire.

On croit souvent changer de conduite quand on ne fait
que changer de tempéramment.

Il faut toujours se réserver le droit de rire le lendemain
de ses idées de la veille.

Il y a des gens naturellement mécontents et désappro-
bateurs qui trouvent quelque chose à redire jusque dans
les services qu'on leur rend.

L. MONNET.